

— Faites entrer cette dame...

Le domestique sortit, et revint bientôt ouvrir la porte et annoncer :

— Madame la marquise de Miranda.

Madeleine, contre son habitude, était vêtue ce jour-là, non plus en *grand'mère*, ainsi que, la veille, elle l'avait dit au prince, mais avec une fraîche élégance qui rendait sa beauté plus irrésistible encore : un chapeau de paille de riz à la Pamela, orné d'épis de blé mêlés de bluets, dégagait et découvrait le visage et le cou de la marquise; une fraîche robe de mousseline blanche, aussi semée de petits bluets, dessinait les contours d'une taille incomparable, type achevé de la fine élégance, de la souplesse voluptueuse qui caractérise les créoles mexicaines, tandis que son écharpe de gaze ondulait légèrement selon les aspirations tranquilles d'un sein de marbre.

XXI

M. Pascal resta un moment ébloui, fasciné.

Il revoyait Madeleine mille fois plus belle... plus provocante, plus désirable encore que la veille... Et quoique *fin connaisseur*, ainsi qu'il l'avait dit au prince, quoiqu'il eût joui et abusé de tous ces trésors de beauté, de grâce et de jeunesse que la misère rend tributaires de la richesse, de sa vie il n'avait soupçonné l'existence d'une créature telle que Madeleine... et, chose étrange ou plutôt naturelle pour cet homme blasé, dépravé par la satiété de tous les plaisirs, il évoquait, en ce moment même, la figure virginale d'Antonine

à côté de celle de la marquise; pour lui, Vénus Aphrodite se complétait par Hébé...

Madeleine, profitant du silence involontaire de M. Pascal, lui dit d'un ton sec, hautain et sans faire la moindre allusion à la scène de la veille, malgré les quelques mots ajoutés à son nom sur sa carte :

— Monsieur... j'ai sur vous une lettre de crédit... la voici... j'ai voulu vous voir pour quelques arrangements d'affaires.

Cet accent dédaigneux et bref déconcerta M. Pascal; il s'attendait, sinon à des excuses, du moins à quelques explications sur la scène de la veille; aussi lui dit-il presque en balbutiant :

— Comment... Madame... vous venez ici, seulement... à propos... de cette lettre de crédit?..

— Pour cette lettre... d'abord; puis pour autre chose...

— Je m'en doutais, se dit M. Pascal avec un soupir d'allègement, la lettre de crédit n'était qu'un prétexte... C'est bon signe.

Et il reprit tout haut :

— La lettre de crédit, Madame, est du ressort de mon caissier... Il aura l'ordre de faire ce que vous lui demanderez. Quant à l'autre chose qui vous amène, elle m'est, je l'espère, toute personnelle?

— Oui...

— Avant d'en parler, Madame, me permettez-vous de vous faire une question?'

— Laquelle?

— Sur la carte que vous venez de me faire remettre, Madame, vous avez écrit que vous m'aviez vu hier à l'Élysée?

— Ensuite?..

— Mais vous ne paraissez vous souvenir de notre entrevue... que par écrit.

— Je ne comprends pas.

— Voyons, dit M. Pascal en reprenant peu à peu son assurance, et pensant que la sécheresse d'accent de Madeleine était une feinte dont il ne devinait pas encore le but; voyons, madame la marquise... avouez qu'hier vous avez traité... bien durement votre humble serviteur...

— Après?..

— Comment? vous n'éprouvez pas un petit remords... d'a-

voir été si méchante?... vous ne regrettez pas votre injuste vivacité envers moi?..

— Non...

— Très-bien!.. j'y suis... c'était d'un excellent effet pour ce brave homme d'archiduc, se hasarda de dire M. Pascal en souriant, espérant d'une façon ou d'une autre faire sortir Madeleine de cette réserve glacée dont il commençait à s'inquiéter, c'est toujours très-adroit d'avoir l'air de prendre les intérêts de la dignité de ceux que nous dominons... car, entre nous... belle... adorable... comme vous l'êtes, vous devez faire de ce pauvre prince tout ce que vous voulez... mais je vous défie d'en jamais faire... un homme d'esprit... et un homme généreux.

— Continuez...

— Tenez, madame la marquise, je n'ai pas vu votre lettre de crédit, et M. Pascal l'ouvrit, je parie que c'est d'une mesquinerie atroce... Parbleu!.. j'en étais sûr... quarante mille francs... qu'est-ce qu'une femme comme vous peut faire, à Paris, avec cette misère?... Ah! ah! ah! quarante mille francs... Il n'y a qu'un archiduc allemand capable d'une telle magnificence.

Madeline avait d'abord écouté M. Pascal sans le comprendre. Bientôt elle le comprit : il la regardait comme la maîtresse du prince et vivant de ses libéralités.

Une bouffée de rougeur monta soudain au visage de Madeleine... Puis un moment de réflexion la calma, et, pour ses projets, elle sut même gré à M. Pascal de cette supposition; aussi reprit-elle avec un demi-sourire :

— Décidément, Monsieur... vous n'aimez pas le prince...

— Je l'abhorre! s'écria audacieusement M. Pascal, encouragé par le sourire de la marquise et croyant faire un coup de maître en brusquant les choses; je l'exècre, ce maudit prince... car il possède un inestimable trésor... que je voudrais lui ravir au prix de tous les miens...

Et M. Pascal jeta un regard enflammé sur Madeleine, qui reprit :

— Un trésor?... je ne croyais pas le prince si riche... puisqu'il avait recours à vous... pour un emprunt... Monsieur.

— Eh! Madame... dit M. Pascal d'une voix basse et palpitante, ce trésor... c'est vous...

— Allons, vous me flattez, Monsieur.

— Écoutez, Madame, reprit M. Pascal après un moment de silence, allons droit au fait, c'est la bonne méthode. Vous êtes une femme d'esprit, je ne suis point sot, nous nous entendrons...

— A propos de quoi, Monsieur?

— Je vais vous le dire. Si à l'étranger je ne passe pas positivement pour... une rosière en matière de finances... je passe pour avoir une petite aisance, n'est-ce pas?

— Vous passez pour puissamment riche, Monsieur.

— Je passe pour ce que je suis... je vais vous le prouver : Un million comptant pour frais d'établissement... cent mille livres de rente viagère, une corbeille de noce comme tous les archiducs de Germanie réunis n'en pourraient payer une... en boursicotant, et, de plus, je défraye la maison. Que dites-vous de cela?

Madeline, qui ne comprit pas tout d'abord, regarda M. Pascal d'un air très-surpris; il reprit :

— Cette libéralité vous confond... ou bien vous n'y croyez pas peut-être? Cela vous paraît fort... je vais vous montrer que je peux me permettre cette folie-là... Voici un petit carnet qui n'a l'air de rien... et il le prit dans l'un des tiroirs de son bureau; c'est mon bilan... et, sans être bien forte en finances, vous pouvez voir que, cette année, mon inventaire se monte à vingt-sept millions cinq cent soixante mille francs. Maintenant, supposons que ma folie me coûte une somme ronde de trois millions, il me reste vingt-quatre petits *millionnets* qui, manipulés comme je les manipule, me rapporteront toujours bien dans les environs de quinze cent mille livres de rente... et comme je vis admirablement bien avec cinquante ou soixante mille francs par an, je rattrape en trois années, seulement avec mon revenu, les trois millions de ma folie. Je vous dis cela, marquise, parce que, surtout en fait de folies, il faut compter et prouver qu'on peut tenir ce qu'on promet.

Maintenant, avouez que le bonhomme Pascal vaut bien un archiduc.

— Ainsi... cette offre... c'est à moi que vous la faites, Monsieur?

— Quelle question? Voyons, quittez votre archiduc... donnez-moi des arrhes... je vous compte de la main à la main le

million en bons du trésor. Je passe acte chez mon notaire pour les cent mille livres de rente viagère... et, si le père Pascal est content... il n'est pas au bout de son rouleau...

Le financier disait vrai ; ces offres, il les faisait sincèrement, l'impression croissante qu'il éprouvait à la vue de Madeleine, l'orgueil d'enlever à un prince sa maîtresse, la vanité de l'entourer aux yeux de tout Paris d'une grande splendeur et d'exciter l'envie de tous ; enfin l'abominable espérance d'amener la marquise, à force d'argent, à enlever Antonine à Frantz, tout enfin justifiait, dans son ignominie et dans sa magnificence, l'offre de M. Pascal à Madeleine.

Reconnaissant à cette offre le degré d'influence qu'elle exerçait sur M. Pascal, Madeleine s'en réjouit, et, pour éprouver davantage encore la sincérité de cette offre, elle reprit en paraissant hésiter :

— Sans doute, Monsieur, ces propositions sont au-dessus de mon faible mérite ; mais...

— Cinquante mille livres de rente viagère de plus, et une maison de campagne ravissante ! s'écria M. Pascal. C'est mon dernier mot, marquise !

— Voici le mien, monsieur Pascal, reprit Madeleine en se levant et en jetant sur le financier un regard qui le fit reculer. Écoutez-moi bien : vous êtes basement cupide ; votre offre magnifique me prouve donc l'impression que j'ai produite sur vous.

— Si cette offre ne suffit pas ! s'écria M. Pascal en joignant les mains, parlez, et...

— Taisez-vous, je n'ai pas besoin de votre argent.

— Ma fortune, s'il le faut.

— Regardez-moi bien, monsieur Pascal, et si vous avez jamais osé regarder une honnête femme en face et su lire sur son front la vérité, vous verrez que je dis vrai. Vous mettriez toute votre fortune là, à mes pieds, que le dédain et le dégoût que vous m'inspirez resteraient ce qu'ils sont.

— Écrasez-moi ; mais laissez-moi vous dire...

— Taisez-vous... il m'a convenu de vous laisser croire un instant que j'étais la maîtresse du prince... d'abord, parce que je n'ai pas souci de l'estime d'un homme de votre espèce... et puis, parce que cela vous encourageait dans vos offres insolentes...

— Mais alors... pourquoi m'avoir...

— Taisez-vous... J'avais besoin de savoir mon degré d'influence sur vous ; je le sais... je vais en user.

— Oh !.. je ne demande pas mieux, si vous voulez me...

— Je suis venue ici pour deux raisons : la première... pour toucher cette lettre de crédit...

— A l'instant, mais...

— J'étais venue ensuite pour mettre un terme à l'abus infâme que vous faites d'un service en apparence généreusement rendu au mari de ma meilleure amie, M. Charles Dutertre...

— Vous connaissez les Dutertre... ah ! je vois le piège...

— Tous les moyens sont bons... pour prendre les êtres mal-faisants... vous y êtes pris...

— Oh ! pas encore, reprit M. Pascal en serrant les dents de rage et de désespoir, car l'impérieuse beauté de Madeleine, encore augmentée par l'animation de son langage, exaspérait sa passion jusqu'au vertige ; peut-être triomphez-vous trop tôt, Madame.

— Vous allez le voir.

— Voyons, dit M. Pascal en tâchant de payer d'audace malgré la torture qu'il endurait, voyons...

— A l'instant... là... sur cette table, vous allez signer un acte en bonne forme... par lequel vous vous engagez à accorder à M. Dutertre le temps que vous lui aviez accordé sur parole pour se liquider envers vous...

— Mais...

— Comme vous pourriez me tromper, et que je n'entends rien aux affaires, j'ai chargé un notaire de rédiger cet acte, afin que vous n'ayez plus qu'à le signer.

— C'est une plaisanterie !

— Le notaire m'a accompagnée... il attend dans la pièce voisine...

— Comment !.. vous avez amené ?..

— On ne vient pas seule chez un homme comme vous... vous allez donc me signer cet acte... à l'instant.

— Et en retour ?

— Mon dédain et mon dégoût, comme toujours...

— Misère de Dieu !.. voilà qui est violent !..

— C'est ainsi.

— Vouloir m'enlever gratis mon *meilleur morceau*... au moment où, dans la rage qui me possède... il ne me reste qu'à me repaître de vengeance pour me consoler un peu ! Ah ! la Dutertre est votre meilleure amie !.. ah ! ses larmes vous seront amères !.. ah ! les douleurs de cette famille vous déchireront le cœur ! Pardieu ! cela se trouve à point, et j'aurai ma vengeance aussi, moi !

— Vous refusez ?

— Si je refuse !.. Ah çà ! madame la marquise, vous me croyez donc idiot ? et, pour une femme d'esprit, vous êtes faible... en ce moment. Vous m'auriez pris par câlinerie... entortillé par quelque promesse... j'étais capable de...

— Allons donc, est-ce qu'on s'abaisse à faire semblant de vouloir séduire monsieur Pascal ?.. On lui ordonne de réparer une indignité... il la répare... et on méprise monsieur Pascal après comme devant, aujourd'hui comme hier... demain comme aujourd'hui...

— Misère de Dieu ! c'est à devenir fou ! s'écria le financier abasourdi, presque effrayé de l'accent de conviction que prenait Madeleine, et se demandant si elle n'avait pas connaissance de quelque petit *secret véreux* dont elle pouvait se faire une arme. Mais notre homme, fin et prudent comme un fripon, se rassura bientôt après un rapide examen de conscience, et reprit :

— Eh bien ! Madame, me voici prêt à obéir, si vous m'y forcez... j'attends...

— Ce ne sera pas long...

— J'attends...

— J'ai vu... dans votre rue, plusieurs logements à louer... Cela n'a rien, assurément, d'extraordinaire, monsieur Pascal ; mais un hasard heureux a voulu qu'il y eût un fort joli appartement au premier disponible, presque en face de votre maison.

M. Pascal regarda Madeleine d'un air hébété.

— Cet appartement... je le prends... et je m'y installe demain...

Un vague pressentiment fit tressaillir le financier ; il pâlit.

Madeleine poursuivit en attachant son regard brûlant sur celui de cet homme :

— A toute heure du jour et de la nuit... vous saurez que

je suis là... Vous ne pourrez sortir de chez vous ou y rentrer sans passer devant mes fenêtres... où je serai souvent, très-souvent... j'aime assez me mettre à la fenêtre... Vous ne quitterez pas votre maison... je vous en défie... Un charme irrésistible... fatal... vous y retiendra pour votre supplice de tous les instants... Ma vue... causera votre torture, et vous rechercherez ma vue... Chaque fois que vous rencontrerez mes regards, et vous les rencontrerez souvent... vous recevrez un coup de poignard au cœur... et cependant, embusqué derrière vos rideaux, vous épieriez mes moindres regards.

En parlant ainsi, Madeleine avait fait un pas vers M. Pascal, le tenant fasciné, pantelant, sous ses yeux fixes, ardents, dont il ne pouvait détacher les siens.

La marquise poursuivit :

— Ce n'est pas tout... Comme ce logement est vaste... Antonine, aussitôt après son mariage, viendra, ainsi que Frantz, habiter avec moi... je ne sais vraiment pas alors, mon pauvre monsieur Pascal, ce que vous deviendrez.

— Oh !... cette femme... est infernale, murmura le financier.

— Jugez donc... les tortures de toutes sortes que vous aurez à endurer. Il fallait que vous fussiez bien épris d'Antonine pour vouloir l'épouser ; il fallait que vous fussiez bien épris de moi pour mettre votre fortune à mes pieds... Eh bien !... non-seulement vous souffrirez un martyre atroce en voyant posséder par d'autres les deux femmes que vous avez si follement désirées (car je suis veuve... et j'ai envie de me remarier) ; mais encore, vos immenses richesses, vos les maudirez... car chaque instant du jour vous dira qu'elles ont été impuissantes, qu'elles seront toujours impuissantes à satisfaire vos plus ardents désirs.

— Laissez-moi ! balbutia M. Pascal en reculant devant Madeleine, qui le tenait toujours sous son regard. Laissez-moi ! Mais c'est donc le démon... que cette femme !..

— Tenez, voyez-vous, reprit la marquise, malgré moi je vous plains, mon pauvre monsieur Pascal, en songeant à votre rage envieuse, à votre jalousie féroce, exaspérées jusqu'à la frénésie par la pensée incessante du bonheur d'Antonine, car vous nous verrez presque chaque jour... souvent aussi la nuit ; oui, la saison est belle, le clair de lune char-

mant, et, bien des fois, le soir, très-tard, caché dans l'ombre, le regard ardemment fixé sur ma demeure, vous verrez bientôt Antonine et moi, accoudées à notre balcon, jouissant de la fraîcheur du soir, et, riant fort, je vous l'avoue, de monsieur Pascal, alors placé sans doute derrière quelque persienne et nous dévorant des yeux : tantôt Antonine et Frantz, à leur croisée, parleront d'amour au clair de la lune, tandis que moi et mon futur mari nous serons aussi délicieusement occupés sous vos yeux.

— Malédiction ! s'écria M. Pascal hors de lui, elle me torture sur des charbons ardents.

— Et ce n'est pas tout, reprit la marquise d'une voix basse, presque palpitante ; à une heure plus avancée, vous verrez nos fenêtres se fermer, nos rideaux discrètement tirés sur la faible lueur de la lampe d'albâtre, si douce et si propice aux voluptés de la nuit... Puis, la marquise, riant aux éclats, ajouta : Aussi, tenez, mon pauvre monsieur Pascal, je ne serais pas étonnée que, de désespoir et de rage, vous deveniez fou, ou que vous vous brûliez la cervelle.

— Pas sans m'être vengé, du moins, murmura M. Pascal saisi d'un effrayant vertige, en se précipitant sur son bureau, dans lequel il y avait un pistolet chargé.

Mais Madeleine, qui savait avoir tout à redouter d'un pareil homme, s'était, en s'avançant pas à pas vers lui le tenant sous son regard, ainsi peu à peu approchée de la cheminée ; au geste menaçant de M. Pascal, elle tira violemment le cordon de la sonnette qu'elle avait remarqué.

Aussi, au moment où M. Pascal, livide, effrayant, se retournait vers Madeleine, le domestique entra vivement, tout surpris de la précipitation des coups de sonnette.

Au bruit de la porte qui s'ouvrit, à la vue de son valet de chambre, M. Pascal revint à lui, rejeta vivement derrière lui la main qui tenait le pistolet, et le laissa tomber sur le tapis.

La marquise avait profité de ces quelques instants pour s'approcher de la porte laissée ouverte par le domestique, et pour dire à haute voix au notaire, qui, assis dans une pièce voisine, s'était aussi vivement levé au bruit précipité de la sonnette :

— Monsieur... mille pardons de vous avoir fait si longtemps attendre... veuillez vous donner la peine d'entrer.

Le notaire entra.

— Sortez, dit brusquement M. Pascal à son domestique.

Et le financier essuya son front livide, baigné d'une sueur froide.

Madeleine, restée seule avec M. Pascal et le notaire, dit à celui-ci :

— Vous avez, Monsieur, préparé l'acte relatif à M. Charles Dutertre ?

— Oui, madame la marquise, il n'y a plus qu'à approuver l'écriture et à signer.

— Fort bien, dit la marquise ; puis, pendant que M. Pascal, anéanti, s'appuyait sur le fauteuil placé devant son bureau, elle prit une feuille de papier, une plume, et écrivit ce qui suit :

« Signez l'acte... et non-seulement je ne viendrai pas habiter en face de votre maison... mais, ce soir, je quitterai Paris, où je ne reviendrai pas de longtemps... Ce que je promets, je le tiens... »

Ces lignes écrites, Madeleine remit le papier à M. Pascal, en disant au notaire :

— Pardon, Monsieur... il s'agit d'une condition relative à l'acte... que je désire soumettre à monsieur Pascal.

— Parfaitement, madame la marquise, répondit le notaire en s'inclinant, pendant que le financier lisait.

A peine eut-il lu, qu'il dit au notaire d'une voix altérée, et comme s'il avait hâte d'échapper à un grand danger :

— Cet acte... Monsieur... cet acte... finissons.

— Je vais, Monsieur... préalablement vous en donner lecture, répondit le notaire en tirant l'acte de son portefeuille et en le dépliant avec lenteur.

Mais M. Pascal le lui arracha brusquement des mains, et dit, comme si sa vue eût été troublée :

— Où faut-il signer?...

— Ici, Monsieur... et approuver l'écriture auparavant... mais il est d'usage de...

M. Pascal écrivit d'une main convulsive et tremblante l'approbation d'écriture ; signa, jeta la plume sur le bureau, et baissa la tête afin de ne pas rencontrer le regard de Madeleine,

— Il manque encore un paraphe ici, dit le minutieux notaire.

M. Pascal parapha ; le notaire prit l'acte en jetant un coup d'œil surpris, presque craintif, tant l'expression de la figure livide de Pascal était sinistre.

La marquise, toujours de sang-froid, reprit sa lettre de crédit, laissée sur le bureau, et dit au financier :

— Comme j'aurai besoin de tous mes fonds pour mon voyage, Monsieur, et que je pars ce soir... je vais, si vous le voulez bien, toucher la totalité de cette lettre de crédit ?

— Passez à la caisse, répondit machinalement M. Pascal, les yeux égarés et injectés de sang, car à sa pâleur livide avait soudain succédé une rougeur pourprée.

Madeleine, précédant le notaire, qui prétextait de saluer M. Pascal pour le regarder encore d'un air alarmé, Madeleine sortit du cabinet, ferma la porte, et dit au domestique :

— Où est la caisse ? je vous prie.

— La première porte à gauche dans la cour, Madame.

La marquise quittait le salon, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans le cabinet de M. Pascal.

On eût dit la chute d'un corps tombant sur le plancher.

Le domestique, quittant aussitôt Madeleine et le notaire, courut chez son maître.

La marquise, après avoir touché en billets de banque le montant de sa lettre de crédit, allait remonter en voiture, accompagnée du notaire, lorsqu'elle vit sortir de la porte cochère le domestique, d'un air effaré.

— Qu'y a-t-il, mon bon ami, lui demanda le notaire, vous semblez effrayé ?

— Ah ! Monsieur, quel malheur ! mon maître vient d'avoir une attaque d'apoplexie..... je cours chercher un médecin...

Et il disparut en courant.

— Je me disais aussi, reprit le notaire en s'adressant à Madeleine, ce cher monsieur ne me paraît pas dans son état naturel ; cela ne vous a-t-il pas fait cet effet-là, madame la marquise ?...

— Je trouvais comme vous, Monsieur, quelque chose de particulier dans l'expression de la physionomie de M. Pascal.

— Dieu veuille que cette attaque n'ait rien de grave, ma-

dame la marquise... Un homme si riche mourir dans toute la force de l'âge, ce serait vraiment dommage.

— Grand dommage, en vérité... Mais, dites-moi, Monsieur, si vous le voulez bien, je vais vous reconduire chez vous, et vous me remettrez l'acte relatif à M. Dutertre... J'en ai besoin.

— Le voici, madame la marquise, mais je ne souffrirai pas que vous vous dérangiez de votre route pour moi... Je vais à deux pas d'ici.

— Soit. Ayez alors la bonté de prendre ces quarante mille francs. Je désirerais avoir dix mille francs en or pour mon voyage, et une lettre de crédit sur Vienne.

— Je vais m'en occuper tout de suite, madame la marquise. Et quand faudra-t-il vous porter ces fonds ?

— Ce soir, avant six heures, je vous prie.

— Je serai exact, madame la marquise.

Le notaire salua respectueusement, et Madeleine se fit aussitôt conduire à l'usine de Charles Dutertre.

XXII

Madeleine, nous l'avons dit, s'était, en sortant de chez M. Pascal, fait conduire chez madame Dutertre ; celle-ci était seule, retirée dans sa chambre à coucher, lorsque la servante lui annonça la marquise.

Sophie, alors assise dans un fauteuil, semblait en proie à un grand désespoir ; à la vue de son amie, elle releva vivement la tête ; ses traits, navrés, baignés de larmes, étaient d'une pâleur mortelle.

— Tiens... lis... et ne pleure plus, s'écria tendrement Ma-

deleine, en lui remettant l'acte signé par M. Pascal. Hier... avais-je tort de te dire : « Espère? »

— Ce papier!... reprit madame Dutertre avec surprise, qu'est-ce?... explique-toi.

— Ta délivrance et celle de ton mari...

— Notre délivrance?

— M. Pascal s'est engagé à donner à ton mari tout le temps que celui-ci demandait pour s'acquitter...

— Il serait vrai! Non... non... un tel bonheur... encore une fois, c'est impossible!

— Lis donc... incrédule...

Sophie parcourut rapidement l'acte; puis, regardant la marquise avec stupeur :

— Cela... tient du prodige, reprit-elle, je ne puis en croire mes yeux... et par quel moyen?... Mais, mon Dieu!... c'est de la magie!

— Peut-être... répondit Madeleine en souriant, qui sait?

— Ah!... pardon... mon amie... s'écria Sophie en se jetant au cou de la marquise, ma surprise était si vive... qu'un instant elle a paralysé ma reconnaissance. Tu nous arraches à la ruine... nous et nos enfants nous te devons tout, bonheur, sécurité... fortune... Oh! Madeleine... tu es notre ange sauveur!...

L'expression de la reconnaissance de madame Dutertre était sincère.

Cependant la marquise remarqua dans l'accent, dans le geste, dans le regard de son amie, une sorte de contrainte... Sa physionomie ne semblait pas sereine, radieuse, comme elle aurait dû le devenir à la nouvelle d'un salut inespéré.

Un autre chagrin préoccupait évidemment madame Dutertre; aussi, après un moment de silence attentif, Madeleine reprit :

— Sophie... tu me caches quelque chose : tes chagrins ne sont pas à leur fin?...

— Peux-tu le croire... lorsque, grâce à toi, Madeleine... notre avenir est aujourd'hui aussi beau, aussi assuré qu'il était hier désespéré... lorsque...

— Je te dis moi, ma pauvre Sophie, que tu souffres encore... Je devrais lire sur tes traits la joie la plus entière, et tu peux à peine dissimuler ton chagrin.

— Me croirais-tu ingrate?

— Je crois ton pauvre cœur blessé... oui, et cette blessure est si douloureuse, qu'elle n'est pas même adoucie par la bonne nouvelle que je t'apporte.

— Madeleine, je t'en conjure... laisse-moi... ne me regarde pas ainsi... cela me trouble... ne m'interroge pas; mais, crois, oh! je t'en supplie, crois bien que, de ma vie, je n'oublierai ce que nous te devons.

Et madame Dutertre cacha sa figure entre ses mains et fondit en larmes.

La marquise réfléchit pendant quelques instants, parut hésiter, et reprit :

— Sophie, où est ton mari?

La jeune femme tressaillit, rougit et pâlit tour à tour, et s'écria involontairement et presque avec crainte :

— Tu veux donc le voir?

— Oui.

— Je ne sais... s'il est... en ce moment à l'usine, répondit madame Dutertre en balbutiant, mais, si tu le désires... si tu y tiens absolument... je vais le faire demander... afin qu'il apprenne de toi-même... tout ce que nous te devons...

La marquise secoua mélancoliquement la tête et reprit :

— Ce n'est pas pour recevoir les remerciements de ton mari que j'aurais voulu le voir, Sophie... c'eût été pour... lui faire, comme à toi... mes adieux...

— Tes adieux?

— Ce soir... je quitte Paris.

— Tu pars! s'écria madame Dutertre, et son accent trahit un singulier mélange de surprise, de tristesse et de joie.

Aucune de ces nuances ne devait échapper à la pénétration de Madeleine.

Elle éprouva d'abord une impression pénible; ses yeux devinrent humides; puis, surmontant son émotion, elle dit à son amie en souriant avec douceur et prenant ses deux mains entre les siennes :

— Ma pauvre Sophie... tu es jalouse...

— Madeleine!

— Tu es jalouse de moi... avoue-le...

— Je t'assure...

— Sophie... sois franche... me nier cela, serait me faire

penser que tu crois que j'ai été sciemment coquette... avec ton mari... et Dieu sait ce qui en est... je ne l'ai vu qu'une fois... en face de toi...

— Madeleine, s'écria la jeune femme avec effusion et sans pouvoir retenir ses larmes, pardonne-moi... ce sentiment est honteux... indigne... car je connais l'élévation de ton cœur... et, à ce moment encore, tu viens nous sauver tous... mais si tu savais...

— Oui... ma bonne Sophie... si je savais... mais... je ne sais rien... voyons... fais-moi ta confession jusqu'au bout; peut-être me donnera-t-elle une bonne idée...

— Madeleine... en vérité, j'ai honte, je n'oserai jamais...

— Voyons... que crains-tu? puisque je pars... puisque je pars... ce soir!

— Tiens, c'est là ce qui me navre et m'irrite contre moi-même... Ton départ me désole... j'avais espéré te voir ici chaque jour, pendant longtemps peut-être... et pourtant...

— Et pourtant... mon départ te délivrera d'une cruelle appréhension... n'est-ce pas? Mais c'est tout simple, ma bonne Sophie, qu'as-tu à te reprocher, puisque, ce matin, avant de venir te voir, j'avais résolu de partir?

— Oui... tu dis cela... vaillante et généreuse comme tu l'es toujours.

— Sophie, je n'ai jamais menti... je te répète que, ce matin, avant de t'avoir vue... mon départ était arrêté... mais, je t'en conjure... dis-moi quelles causes ont éveillé ta jalousie... Cela est peut-être plus important que tu ne le penses pour la tranquillité de ton avenir.

— Eh bien! hier soir, Charles est rentré, brisé de fatigue et d'inquiétude, épouvanté des prompts mesures dont M. Pascal le faisait menacer... malgré ces préoccupations terribles... il m'a encore longuement parlé de toi... alors, je te l'avoue, les premiers soupçons me sont venus, en voyant à quel point ton souvenir dominait sa pensée... Charles s'est mis au lit... je suis restée pensive, assise à son chevet... Bientôt il s'est endormi... épuisé par les poignantes émotions de cette journée... au bout de quelques instants, son sommeil, d'abord tranquille, a paru agité... deux ou trois fois... ton nom est sorti de ses lèvres... puis ses traits se sont péniblement contractés, et il a murmuré, comme s'il eût été oppressé par un

remords : « *Pardon! Sophie... pardon!... et mes enfants, oh! Sophie...* » Puis... il a encore prononcé quelques mots inintelligibles, et son repos n'a plus été troublé... Voilà tout ce qui s'est passé, Madeleine... ton nom seulement prononcé par mon mari... durant son sommeil... et cependant... je ne puis te dire le mal affreux que cela m'a fait... En vain je cherchais la cause de cette impression si vive, si soudaine, car Charles ne t'avait vue qu'une fois, et pendant un quart d'heure à peine... Sans doute tu es belle... oh! bien belle... et je ne puis t'être comparée, je le sais... cependant jusqu'ici Charles m'avait toujours tant aimée!...

Et la jeune femme ne put retenir ses larmes.

— Pauvre et bonne Sophie, reprit la marquise avec attendrissement, rassure-toi... il t'aime... il t'aimera toujours... et tu m'auras bientôt fait oublier...

Madame Dutertre soupira en secouant tristement la tête. Madeleine poursuivit :

— Crois-moi, Sophie... il dépendra de toi de me faire oublier... de même qu'il eût dépendu de toi d'empêcher ton mari de songer un seul instant à moi.

— Que veux-tu dire?

— Tout à l'heure, j'ai provoqué ta confiance en t'assurant qu'elle aurait sans doute quelque heureux résultat pour ton bonheur à venir et pour celui de ton mari... je ne m'étais pas trompée.

— Explique-toi...

— Voyons, figure-toi, ma bonne Sophie, que tu es à confesse... reprit Madeleine en souriant; oui, imagine-toi que tu es au confessionnal de ce grand et gros abbé Jolivet... tu sais, l'aumônier de la pension, qui nous faisait de si étranges questions lorsque nous étions jeunes filles... Aussi, depuis ce temps-là, me suis-je toujours demandé pourquoi il n'y avait pas d'abbesse pour confesser les jeunes filles... mais, comme, sans être abbesse, je suis femme... ajouta la marquise en souriant de nouveau, je peux hasarder quelques questions dont notre ancien confesseur eût été fort affriandé... Voyons... dis-moi... et ne rougis pas... ton mari t'a épousée par amour?...

— Hélas! oui.

— Veux-tu bien ne pas gémir à propos d'un si charmant souvenir!

— Ah! Madeleine... plus le présent est triste, plus certains souvenirs nous navrent...

— Le présent... l'avenir seront ce que tu voudras qu'ils soient... Mais, réponds-moi : pendant les deux ou trois premières années de ton mariage... vous vous êtes aimés... aimés... *en amants*, n'est-ce pas?... tu me comprends?

La jeune femme baissa les yeux en rougissant.

— Puis, peu à peu... sans que votre affection diminuât pour cela, cette tendresse passionnée a fait place à un sentiment plus calme... que votre amour pour vos enfants a rempli de charme et de douceur... mais enfin... les deux amants n'étaient plus que deux amis réunis par les devoirs les plus chers et les plus sacrés... est-ce vrai?

— Cela est vrai, Madeleine, et, s'il faut te le dire... quelquefois j'ai regretté ces jours de première jeunesse et d'amour; mais je me suis reproché ces regrets... me disant qu'ils étaient incompatibles peut-être avec les sérieux devoirs qu'impose la maternité.

— Pauvre Sophie!... Mais, dis-moi... ce refroidissement... ou plutôt votre transformation d'amants en époux, en amis, si tu veux, n'a pas été soudaine, n'est-ce pas? Cela est venu... insensiblement, et presque sans que vous vous en soyez aperçus.

— En effet... mais comment sais-tu?...

— Encore une question... chère Sophie... Dans les premiers temps de votre amour... toi et ton mari... vous étiez, j'en suis certaine, très-coquets l'un pour l'autre? Jamais ta toilette n'était assez fraîche, assez jolie?... Rehausser par la recherche et par la grâce tout ce qu'il y avait en toi de charmant; enfin plaire à ton mari, le séduire toujours, le rendre amoureux toujours, telle était ta seule pensée?... Ton Charles avait sans doute quelque parfum de prédilection... et tes beaux cheveux, tes vêtements, exhalaient cette douce senteur qui, lors de l'absence, matérialise pour ainsi dire le souvenir de la femme aimée?...

— C'est vrai... nous adorions l'odeur de la violette et de l'iris... Ce parfum me rappelle toujours nos beaux jours d'autrefois.

— Tu vois donc bien!... Quant à ton mari, je n'en doute pas, il luttait avec toi de soins, d'élégance et de goût dans les

plus petits détails de sa mise... enfin, tous deux, ardents, passionnés, vous pariez avec délices vos jeunes amours... Mais, hélas! du sein de ce bonheur si facile, si commode, est sortie peu à peu l'HABITUDE... l'habitude, ce fatal précurseur du *sans-gêne*, du *sans-façon*, de la *négligence de soi*... l'*habitude*... d'autant plus dangereuse, que souvent elle ressemble, à s'y méprendre, à un confiant et intime abandon... Aussi l'on se dit : « Je suis sûre d'être aimée... à quoi bon ces recherches, ces soins de tous les instants?... que sont ces « futilités auprès du véritable amour? » De sorte, ma bonne Sophie, qu'il est venu un jour où, tout absorbée d'ailleurs par ta tendresse pour tes chers enfants, tu ne t'es plus occupée de savoir si ta coiffure seyait plus ou moins bien à ton joli visage?... si ta robe se drapait bien ou mal à ton gracieux corsage?... si ton petit pied était ou non coquettement chaussé dès le matin?... ton mari, absorbé de son côté par ses travaux, comme toi par la maternité, s'est aussi peu à peu négligé. Insensiblement vos yeux se sont accoutumés à ce changement, sans presque s'en apercevoir; de même que, pour ainsi dire, l'on ne se voit pas vieillir lorsque l'on vit continuellement ensemble. Et cela est si vrai, chère Sophie, que si, à cette heure, tu évoquais par le souvenir, la recherche, l'élégance, les soins charmants dont ton mari et toi vous vous entouriez au beau temps de vos amours... tu resterais saisie de surprise en comparant le présent au passé...

— Il n'est que trop vrai... Madeleine, répondit Sophie en jetant un regard triste, presque honteux sur ses vêtements négligés, sur sa coiffure en désordre. Oui... peu à peu, j'ai oublié l'art, ou plutôt le désir de plaire à mon mari. Hélas! il est maintenant trop tard pour se repentir.

— Trop tard! s'écria la marquise, trop tard! Avec tes vingt-cinq ans, avec cette figure si attrayante... trop tard! avec cette taille enchanteresse, ces cheveux magnifiques, ces dents de perles, ces grands yeux tendres, cette main de duchesse et ce pied d'enfant, trop tard!... Laisse-moi être ta femme de chambre pendant une demi-heure, ma chère Sophie, et tu verras s'il est trop tard pour faire redevenir ton mari ardent et passionné comme autrefois.

— Ah! Madeleine, il n'y a que toi au monde pour donner de l'espoir à ceux qui n'en ont plus; et pourtant la vérité de

tes paroles m'épouvante. Hélas ! tu as raison... Charles ne m'aime plus.

— Il t'aime toujours autant, et peut-être même plus que par le passé, pauvre folle. Car tu es pour lui l'épouse la plus éprouvée, la tendre mère de ses enfants ; mais tu n'es plus l'enivrante maîtresse d'autrefois ; aussi n'a-t-il plus pour toi ce tendre, ce brûlant amour des premiers jours de votre bonheur. C'est un peu bien *cru* ce que je te dis là, ma bonne Sophie ; mais enfin, le bon Dieu sait ce qu'il fait : il ne nous a pas créés d'essence immatérielle ; tout en nous n'est pas matière, soit ; mais tout, non plus, n'est pas esprit. Va, crois-moi, il est quelque chose de divin dans le plaisir ; aussi faut-il le parer, le parfumer, l'adoniser. Enfin, pardonne-moi cette énormité : en ménage... vois-tu ? une petite pointe de *luxure*... n'est pas de trop, pour réveiller les sens endormis par l'habitude... sinon l'agaçante maîtresse a toujours l'avantage sur l'épouse, car, après tout, voyons, Sophie, pourquoi les devoirs de femme et de mère seraient-ils incompatibles avec les séductions et les voluptés de la maîtresse ? pourquoi le père, le mari, ne serait-il pas aussi un amant ravissant ? Tiens, ma bonne Sophie, je vais, en deux mots, avec ma brutalité ordinaire, résumer ta position et la mienne : *Ton mari t'aime, ET IL NE TE DÉSIRE PLUS... il ne t'aime pas, et IL ME DÉSIRE.*

Puis, la marquise, riant comme une folle, ajouta :

— N'est-il pas étrange que ce soit moi, une *demoiselle*, hélas ! bien désintéressée dans la question, car je suis comme un gourmand sans estomac qui parlerait d'une chère délicateuse... n'est-il pas étrange que ce soit moi qui fasse ainsi la leçon à une femme mariée ?

— Ah ! Madeleine, s'écria Sophie avec effusion, tu nous auras sauvés deux fois aujourd'hui... car ce que mon mari ressent pour toi... il aurait pu le ressentir pour une autre femme moins généreuse que toi... et alors, songe donc à mon chagrin, à mes larmes !.. Oh ! tu as raison... tu as raison... il faut que Charles revoie et retrouve dans sa femme... sa maîtresse d'autrefois...

L'entretien des deux amies fut interrompu par l'arrivée d'Antonine.

XXIII

L'entretien de Madeleine et de Sophie fut donc interrompu par l'arrivée d'Antonine, qui, impétueuse comme la joie, la jeunesse et le bonheur, entra en s'écriant :

— Sophie, je savais hier que Madeleine serait ici ce matin, et j'accours pour vous dire que...

— Pas un mot de plus, petite fille, reprit gaiement la marquise, en baisant Antonine au front, nous n'avons pas un moment à perdre ; il faut que nous soyons, comme nous l'étions autrefois en pension entre nous, les femmes de chambre de Sophie.

— Que dis-tu ? s'écria la jeune femme.

— Mais, Madeleine, reprit Antonine, je venais vous prévenir que mon contrat a été signé ce matin par le prince et par mon oncle, et que...

— Ton contrat est signé, mon enfant ! c'est l'important, et je m'y attendais ; tu me conteras le reste lorsque nous aurons fait à notre chère Sophie la plus jolie, la plus coquette toilette du monde ; c'est fort important et surtout fort pressé.

Puis la marquise ajouta tout bas à l'oreille de madame Dutertre :

— Ton mari peut venir d'un moment à l'autre ; il faut qu'il soit ravi... charmé... il le sera...

S'adressant alors à Antonine, Madeleine ajouta :

— Vite, vite, mon enfant... aide-moi à apporter cette toilette devant la fenêtre... et occupons-nous d'abord de la coiffure de Sophie...

— Mais, en vérité, Madeleine... répondit madame Dutertre en souriant, car elle renaissait malgré elle à l'espoir et au bonheur, en vérité, tu es folle.